Aussage
Martial Machefer
29. Januar 1953

Französische Dokumente in deutscher Übersetzung...

Le témoin ayant prêté serment déclare s'appeler MACHEVERT Martial, être âgé de 44 ans, sans profession (mutilé de guerre), dmeurer à Oradour sur Glane, de ne pas connaître les accusés avant dès faits qui leur sont reprchhés, de ne pas être aux services des accusés qui ne sont pas aux siens, de n'être ni leur allié, ni leur parent.

M. MACHEVERT.- Le 10 juin 1944, j'habitais à Oradour su Glane dans la maison Beaulieu qui fait l'angle du champ de foire où on a rassemblé toutes nos malheureuses victimes.

Vers 2 heures environ j'ai entendu le ronflement de plusieurs moteurs Ma femme qui a été brûlée à Oradour par ces criminels assassins, ma petite fille de 12 ans, mon petit bébé de 12 mois, et une petite fille qui était réfugiée chez nous, Melle Sarra.

Nous nous sommes approchés de la fenêtre et je me suis aperçu que c'était les Allemands qui montaient dans le bourg. Il y avait en tête une chenillette accompagnée de 4 autos-mitrailleuses, bien garnies de soldats allemands

A ce moment là, j'ai remarqué que dans ces voitures blindées, les soldats étaient en double rangée bien armés. Une rangée fixait le pas des portes des maisons et la deuxième rangée les fenêtres, comme s'ils avaient voulu que personne ne sorte, que personne ne bouge. Ma femme me dit ceci. "Tu me dis que ce sont des Allemands, je reconnais parmi les occupants de ces voitures des Alsaciens qui avaient été réfugiés à Oradour." puis elle ajouta "peut-être viennent-ils pour ramasser des hommes, les emmener en Allemagne, je te conseille de partir"

Je suis parti, je n'ai pas besoin de vous dire les difficultés que j'ai rencontrées pour sortir du bourg martyr. J'ai pris la route du Mas Ferrand par Saint-Junien. Je n'ai pas été bien loin, aussitôt que j'étais à quelques centaines de mètres du bourg, j'ai entendu des hurlements de soldats allemands qui se rabattaient sur le bourg, comme si tout devait disparaître devant eux.

Je me suis cachée dans une haie, les sentinelles qui rabataient sur le bourg m'ont dépassé, j'ai continué mon chemin, j'ai tourné sur la droite en me rapprochant de la route qui va à Saint-Junien en suivant la ligne du tram. Là je me suis cahhé dans un champ de blé;

Là je dominai tout le bourg, j'ai vu une sentinelle monter sur un cerisier avec son pistolet mitrailleur, j'ai vu également tous ceux qui étaient là avec leurs armes allongés sur le fossé et qui paraissaient plus féroces les uns que les autres.

A ce moment là je ne savais pas quelle heure il pouvait être. Une fusée

est partie. J'ai vu une mitraillade dans tout le bourg.

Monsieur le Président, dans tous les coins, dans toutes les routes ça n'a fait qu'une tiraille de mitraillade, fusils mitrailleurs etc... de tout ce qui était explosif.

Alors là les sentinelles qui gardaient cette route se sont rabattues sur le bourg. L'une d'elle, c'était un peloton est rentré dans la première maison en descendant dans le bourg à gauche, où il y avait un vieillard. Il y avait plus de 20 ans que cet homme était paralysé

<u>M. LEPRESIDENT.</u> - Vous voulez parler de M. Girou ?

<u>M. MACHEVERT.</u> - Oui , M. Girou. Un petit moment après quand j'ai cru que la route était libre, je suis descendu dans le bourg et j'ai eu la malheureuse surprise quand je suisarrivé à la maison natale où j'habitais de ne rien trouver. J'ai vu les meubles du Ier étage dégringoler.

Pour repartir je ne pouvais pas passer par la route par laquelle j'étais revenu. Les maisons s'écroulaient, les flammes couvraient la route. Je suis parti par derrière, c'est-à-dire en passant un peu à droite du cimetière. J'ai essuyé 5 coups de fusil et une sentinelle m'a crié en Français "Arrête toi, arrête toi" Et parmi les 5 balles qui ont été tirées il y avait 2 balles traceuses, j'ai bien distingué deux balles rouges.

Je suis descendu sur la route, j'ai été protégé par la hauteur du parapet, le pré que je descendais qui se trouvait à 2 mètres au dessus de la route et les balles continuaient à tomber dans la maison d'en face, la maison Désourteaux. Ma tête ne dépassant pas le parapet j'étais en sûreté.

J'ai rencontré M. Demery qui m'a dit en pleurant : nous avons été à l'école nous venons de voir tous les sacs de nos petits , les bérets de nos petits écoliers tout ce qui était de nos enfants, mais nous n'avons pas trouvé nos enfants. Et pourquoi, M. le Président, ces bourreaux ont-ils emmené nos enfants dansl'église.

Nous sommes remontés dans le haut du bourg avec Mme Demery et Mme Faucher nous avons vu M. Martial Brissaud qui avait à deux reprises éteint le feu dans sa maison et qui avec son courage d'enfant de I6 ans avait jeté tout ce qu'il avait pu par les fenêtres. Il m'a dit "venez donc me donner la main qu'on essaie de sortir du linge parce que ce soir, nous aurons peut-être des gens qui n'auront rien, vous voyez que tout le bourg brûle.

Mais avant je voulais aller me renseigner de tout ce que nous pouvions risquer. C'est à ce moment là que j'ai vu la sentinelle qui était sur la route du Mas Ferrand venant en courant sur nous avec une mitraillette à la main et qui en même temps tirait des coups de feu sur le petit Brissaud.

M. MACHEVERT. - Je lui ai crié "laisse tout mon petit, si nous restons là nous sommes perdus" Le petit Brissaud et moi, nous sommes partis en courant Je me suis mis dans les blés, à ce moment là j'étais blessé de guerre, je marchais difficilement. Je me suis cachée la sentinelle s'est pastée à quelque mètres de moi dans ce champ de blé. Une brave femme Madame Ducharlet venait dans le bourg, quand elle est arrivée en face de cette sentinelle elle a été abattue et elle lui a dit "il ne fallait pas venir si près" ceci en Français.

J'ai tout compris, j'ai senti tout ce qui se passait, la sentinelle s'est éloignée d'une dizaine de mètres en redescendant sur le bourg. Je suis alors partidans une femme qu'on appelait Bel Air, à une centaine de mètres d'Oradour. J'y ai passé la nuit, hélas!!! quelle nuit. Le lendemain matin nous avons vu revenir des S.S. à moto; ils ont dépassé le bourg de quelques centaines de mètres, ils ont lâché des S.S. dans les champs par çi par là. Nous avons constaté qu'ils avaient fait brûlerla dernière maison qui restait la maison Dupic.

Après-midi je suis redescendu à Oradour pour voir si réellement nous retrouvions l'un des nôtres. Je suis rentré dansl'église . Je ne peux pas vous dire, M. le Président, vous ne pourriez pas me croire, I m 50 de cadavres, deux enfants dans le confessional se tenaient par la main gauche perforés de balles, ces enfants brûlaient debout, ils étaient jaunâtres un petit enfant qui pouvait avoir 4 ou 5 ans étaient crispés, une main sur la plaque des morts de la guerre I9I4- I8. Une femme à moitié nue était de dos sur des cadavres plus calcinés qu'elle.

J'en suis sorti, M. le Président;, c r la chaleur était intenable. J'ai rencontré une haute personnalité, je ne savais qui c'était , je fondais en larmes, c'était Monseigneur Rastouil, évêque de Limoges, il m'a pris dans ses bras et m'a dit " mon petit, c'est horrible, Dieu qui pardonne tout , qui fait le bien pour le mal, ne pourra pas pardonner les bourreaux qui ont osé entrer dans l'église et assassiner ces malheureux enfants sans défense. Pourquoi sont-ils morts ? Puis nous nous sommes quittés.

Je suis remonté et j'ai trouvé un oncle qui s'appelle Demery, il est descendu sur le bourg je lui ai fait part du drame que j'avais vu. Il n'a pas voulu descendre plus bas.

Nous avons regardé dans les champs. J'ai vu M. Dupic 77 ans qui avait été abattu devant sa maison, enterré dans son jardin, il avait le bras qui sortait de terre. Ils avaient fait des sillons dans son jardin comme s'ils avaient voulu faire disparaître les traces de leur horrible forfait.

avec un bras qui sortait de terre?

M. MACHEVERT. - A peine étais-je revenu dans la ferme de Bel Air qu'un jeune homme est venu, M. Fougera qui est actuellement le maire d'Oradour, mais qui en ce moment là n'était rien. Il est venu nous dire qu'on avait trouvéune femme vivante, encore une femme brûlée , blessée mais qui s'était échappée de l'église. Si quelqu'un voulait m'accompagner nous irions pour voir si nous retrouvions des blessés

Nous avons battu les haies, les ronces les horties hélas!!! nous n'avons rie vu. Nous sommes revenus encore dans l'église et nous avons vu deux portes c'étaient les waters du presbytère. Nous allons vers ces protes, nous avons constaté que le crochet d'intérieur avait été arraché de force , il y avait une tâche de sang derrière après le mur et après la porte. Et la malheureuse femme qui était Mme Joyeux de la famille Ivernaud était là. A l'autre porte c'était son bébé qu'elle avait été obligé d'abandonner.

J'ai porti cet enfant, j'ai pensé que cela aurait pû être le mien ou pas le mien, c'était toujours un enfant du Bon Dieu, j'ai constaté que cet enfant avait fini de vivre car on lui avait écrasé la tête, la cervelle coulait de tous les côtés. Cet enfant ét it affreusement mutilé. Je suis parti de nouveau

Il fallait avoir du courage, Nous pouvions encore trouver des blessés malgré que nous savions que les bourreaux nous recherchaient, ils ne voulaient pas de survivants à Oradour, mais qu'importe, nous avions tout perdu. Je suisrentré voir dans la boulangerie Bouchoule, à droite un enfant était carbonisé dans l'étouffoir, il ne restait plus que les ossements. Ca était la dernière victime, qui nous a fait le plus de peine.

M. LE PRESIENT. Avez-vous d'autres précisions à nous donner ?

- Non, Monsieur le Président.

M. LE PRESIDENT.- M; le Commissaire du Gouvernement, Messieursles Juges, Messieurs les Défenseurs avez-vous des questions à poser ?

M. LE COMMISSAIRE DU GOUVERNEMENT. - Je voudrais qu'on demande aux hommes de-la première section s'il y avait bien 4 autos-mitrailleuses et comment sur 4 voitures comment tant d'hommes peuvent tenir ?

M. LE PRESIDENT. - Nous le ferons préciser parce qu'il y a deux points sur lesquels je veux les interpeler après les auditions. Les photographies d'hier soir que je continue à présenter et ensuite les armements ce sont des points sur lesquels nous reviendrons. Ils n'ont rien à nous formuler?

- Monsieur le Président, vous permettez que je réponde à MOnsieur le Commissaire , il y avait bien deux rangées d'hommes dans ces voitures

blindées qui étaient blindées, je m'explique pour protéger les occupants Une partie fixait le haut des maisons et l'autre partie fixait. Je vous le promets ils ont agi dans le mêmesentiments avec le même sentiment à ce moment là.

Il y avait une chenillette, quatre autos-mitrailleuses et d'autres.

Aussitôt qu'elles ont renversé le contenu elles sont redescendues à pas comptés dans le bourg, elles ont laissé en haut le moyen d'encercler le bourg.

Monsieur le Président, voulez vous me permettre, je suis le seul avocat peut-être de mes morts, je voudrais....

M. LE PRESIDENT. - Les débats jusqu'ici ont été empreints de la dignité la plus absolue, nous sommes là pour appliquer des formes de procédure très strictes et comme je le disais hier, nous ne sommes pas dans une réunion publique et contradictoire et je ne laisserai pas dégénrer les débats. Nous sommes dans une enceinte de justice, vous avez déposé sur les faits que vous avez vus, le Tribunal vous en remercie.

-M. MACHEVERT. - J'ai fait le serment sur la tombe de mes morts à Oradour de dire ce que leurs âmes me demandent.

M. LEPRESIDENT. - Je vous dis nettement que si quelqu'un ici , je ne parle pas de vous, mais si quelqu'un dans cette salle cherche un incident et bien j'aime mieux leur dire en face que l'incident n'aura pas lieu et sur ceci , Monsieur, nous vous prions de vous retirer.

"-

TEMOIGNAGE DE MONSIEUR LEVIGNAC ALPHONSE

Le témoin ayantprêté serment déclare s'appeler LEVIGNANC Alphonse être âgé de 57 an , de ne pas connaitres les accusés avant les faits qui leur sont reprochés, de ne pas être aux services des accusés qui ne sont pas aux siens, de n'être ni leur parent, ni leur allié.

M. LE PRESIDENT. - Vous étiez réfugié de Thionville à Oradour, votre femme qui excerce la profession d'institutrice était à Avignon. Vous étiez le 6 Juin à Oradour pour placer vos deux fils Serge et Charles, chez des connaissances.

M. LEVIGNAC - Oui, Monsieur le Président.

Après les bombardements d'Avignon, j'ai dû mettre mes enfants à l'abri et je les ai emmenés à Oradour. Ils sont sortis du purgatoire pour entrer dans l'enfer, bref....

Nachdem der Zeuge den Eid geschworen hat, erklärt der Vorgeladene MACHEVERT Martial, 44 Jahre alt zu sein, ohne Beruf (Kriegversehrter), wohnhaft in Oradour-sur-Glane, keinen der Angeklagten vor den ihnen zur Last gelegten Tatbeständen gekannt zu haben, weder in Diensten der Angeklagten, noch sie in seinen zu stehen, weder mit ihnen verbunden, noch verwandt zu sein.

M. MACHEVERT. - Am 10. Juni 1944 wohnte ich in Oradour sur Glane im Haus Beaulieu, das die Ecke des Marktplatzes bildet, auf den man unsere gesamten unglücklichen Opfer versammelt hat.

Ungefähr um 2 Uhr hörte ich das Brummen mehrerer Motoren. Meine Frau, die von jenen verbrecherischen Mördern in Oradour verbrannt wurde, meine kleine Tochter von 12 Jahren, mein kleines Baby von 12 Monaten und ein kleines Mädchen, welches bei uns als Flüchtling untergekommen war, Fräulein Sarra.

Wir gingen ans Fenster, und ich bemerkte, daß es die Deutschen waren, die in den Ort fuhren. Am Anfang fuhr ein Schützenpanzerwagen, begleitet von 4 weiteren gepanzerten Wagen, die mit deutschen Soldaten voll besetzt waren.

In dem Moment bemerkte ich, daß in den gepanzerten Wagen vollbewaffnete Soldaten in zwei Reihen saßen. Eine Reihe beobachtete den Bereich der Stufen der Haustüren, die zweite Reihe die Fenster, so als ob sie gewollt hätten, daß keiner hinausträte, keiner sich bewege. Meine Frau sagte zu mir:

„Du sagt, das seien Deutsche. Ich habe unter den Besatzungen dieser Wagen Elsässer erkannt, die nach Oradour geflüchtet waren.” Dann fügte sie noch an „vielleicht kommen sie, um die Männer zu sammeln und sie nach Deutschland mitzunehmen. Ich rate dir zu verschwinden.”

Ich ging weg, ich brauche Ihnen nichts über die Schwierigkeiten zu erzählen, auf die ich traf, um aus dem Ort hinauszugelangen. Ich nahm die Straße nach Saint-Junien über Mas Ferand. Ich war noch nicht sehr weit gekommen, kaum ,daß ich einige hundert Meter vom Ort entfernt war, als ich das Gebrüll deutscher Soldaten hörte, die auf den Ort zukamen, so als ob alles vor ihnen verschwinden sollte.

Ich versteckte mich hinter einer Hecke. Die Posten, die auf den Ort zukamen, gingen am mir vorbei, und ich setzte meinen Weg fort, wandte mich nach rechts und näherte mich der Straße, die nach Saint-Junien führt, indem ich der Straßenbahnlinie folgte. Dort versteckte ich mich dann in einem Weizenfeld.

Von dort überblickte ich den gesamten Ort, und ich sah, wie ein Wachposten mit seiner Maschinenpistole auf einen Kirschbaum kletterte. Ich sah gleichfalls all jene, die dort mit ihren Waffen entlang in einem Grabens lagen, von denen einer wilder als der andere erschien.

In dem Augenblick wußte ich nicht, wieviel Uhr es sein könnte. Eine Leuchtkugel stieg hoch. Ich habe eine

- 8 -

allgemeine Schießerei im ganzen Ort gesehen.

Herr Vorsitzender, in allen Ecken, auf allen Wegen gab es nur das Geschieße von Maschinengewehren, Maschinenpistolen usw....von allem, was losgehen konnte.

Dann sind die Posten, die an jenem Weg Wache hielten, in den Ort gegangen. Einige davon, es war ein Zug, ist in das erste Haus links, wenn man zum Ort hinuntergeht, gegangen, wo ein alter Mann lebte. Seit mehr als 20 Jahren war dieser gelähmt.

DER VORSITZENDE. - Sie sprechen von Herrn Girou?

M. MACHEVERT. - Ja, Herr Girou. Einen kurzen Moment danach, als ich glaubte, daß der Weg frei sei, ging ich den Ort hinunter und erlebte die unglückliche Überraschung, als ich bei dem Geburtshaus ankam, in dem ich wohnte, nichts mehr vorzufinden. Ich sah die Möbel im ersten Stock zusammenstürzen.

Um zurückzugehen, konnte ich nicht über die Straße gehen, auf der ich gekommen war. Die Häuser stürzten in sich zusammen, Flammen schlugen bis auf die Straße. Ich bin hinten hinaus fortgegangen, das heißt, ein wenig rechts am Friedhof vorbei. Fünf Gewehrschüsse wurden auf mich abgegeben, und ein Posten schrie mich auf Französich an: „Bleib' stehn! Bleib stehn.” Und unter den 5 Schüssen, die geschossen wurden, waren 2 mit Leuchtspur, ich erkannte genau zwei rote Kugeln.

Ich bin den Weg hinuntergegangen, ich war durch die Böschung geschützt. Die Wiese, die in hinunterging, lag 2 Meter oberhalb des Weges, und die Kugeln schlugen weiter in das Haus gegenüber ein, das Haus Desourteaux. Da mein Kopf nicht über die Böschung ragte, war ich in Sicherheit.

Ich traf Madame Demery, die mir unter Tränen sagte: „Wir sind in der Schule gewesen, wir haben soeben die Ranzen unserer Kleinen gesehen, die Mützen unserer kleinen Schüler, alles was unseren Kleinen gehörte, haben aber unsere Kinder nicht gefunden.” Warum, Herr Vorsitzender, haben diese Henker unsere Kinder in die Kirche gebracht?

Wir sind dann mit Mme. Demery und Mme. Faucher den Ort wieder hinaufgegangen, wir sahen Monsieur Martial Brissaud, der zweimal versucht hatte, das Feuer in seinem Haus zu löschen, und der mit seinem Mut eines 16-jährigen Jungen alles, was er konnte, aus den Fenstern geworfen hatte. Er sagte zu mir „Kommen Sie doch und helfen Sie mir, Wäsche hinauszubringen, denn heute Abend gibt es vielleicht Leute, die nichts mehr haben, Sie sehen doch, daß der ganze Ort brennt.”

Ich wollte aber zuerst gehen und alles herausfinden, was wir riskieren konnten. Genau in jenem Moment sah ich den Posten, der auf der Straße nach Mas Ferrand stand, mit der Maschinenpistole auf uns zugelaufen kommen und gleichzeitig Feuerstöße auf den jungen Brissaud abgeben.

- 9 -

M. MACHEVERT. - Ich schrie ihm zu „Laß' alles liegen, mein Kleiner, wenn wir hier bleiben, sind wir verloren." Der kleine Brissaud und ich liefen gemeinsam los. Ich warf mich in den Weizen, in dem Moment war ich wieder Kriegsversehrter, ich lief unter Schwierigkeiten. Ich verbarg mich, der Posten ging im Weizenfeld einige Meter an mir vorbei. Eine tapfere Frau, Madame Ducharlet, kam in den Ort. Als sie bei jenem Posten ankam, wurde sie niedergeschossen, und sie sagte ihm: „Du hättest nicht so nahe kommen sollen", dies auf Französisch.
*[Offensichtlich falsch protokolliert. Der Satz dürfte gelautet haben: „...und er sagte **zu ihr**..."]*

Ich habe alles verstanden, ich habe alles gefühlt was passierte, der Posten entfernte sich etwa zehn Meter und ging wieder zur Straße hinab. Ich bin dann zu einem Bauernhof gegangen, der Bel Air heißt, ungefähr hundert Meter von Oradour entfernt. Dort verbrachte ich die Nacht. Was für eine Nacht! Am nächsten Morgen sahen wir die SS motorisiert zurückkommen; sie durchfuhren den Ort einige hundert Meter weit, luden da und dort auf den Feldern SS-Männer ab. Wir bemerkten, daß sie das letzte Haus in Brand gesetzt hatten, das Haus Dupic.

Am Nachmittag ging ich wieder nach Oradour, um nachzusehen, ob wir nicht tatsächlich noch einen der Unseren finden würden. Ich bin in die Kirche gegangen. Herr Vorsitzender, ich kann es Ihnen nicht sagen, Sie könnten es mir nicht glauben, 1m50 hoch die Leichen, zwei Kinder im Beichtstuhl hielten sich an der linken Hand. Von Kugeln durchbohrt, waren diese Kinder aufrecht verbrannt, sie waren gelblich. Ein kleines Kind, das 4 oder 5 Jahre alt war, klammerte sich mit einer Hand an der Gedenktafel für die Toten des Krieges 1914-18 fest, Eine Frau, halbnackt, lag mit dem Rücken auf den Leichen, die verkohlter waren als sie.
Ich bin hinausgegangen, Herr Vorsitzender, weil die Hitze unerträglich war. Ich traf eine hochgestellte Persönlichkeit, ich wußte nicht, wer es war, ich brach in Tränen aus. Es war Monsignore Rastouil, der Bischof von Limoges, er nahm mich in seine Arme und sagte zu mir: „Mein Kleiner, das ist entsetzlich, Gott der alles verzeiht, der Böses mit Gutem vergilt, kann diesen Henkern nicht vergeben, die es wagten, in die Kirche zu gehen und diese unglücklichen, wehrlosen Kinder zu ermorden. Warum sind sie gestorben?" Danach gingen wir auseinander.

Ich bin wieder hinaufgegangen und traf einen Onkel, der Demery heißt, er kam in den Ort hinunter. Ich teilte ihm das Drama mit, das ich gesehen hatte. Er wollte dann nicht mehr weiter hinuntergehen.

Wir sahen auf den Feldern nach. Ich habe Monsieur Dupic gesehen, 77 Jahre alt, der vor seinem Haus erschossen worden war, beerdigt in seinem Garten, sein Arm ragte aus der Erde. Sie hatten in seinem Garten Furchen gezogen, als ob sie die Spuren ihres schrecklichen Verbrechens hätten verschwinden lassen wollen.

- 10 -

M. MACHEVERT. - Kaum war ich auf den Bauernhof Bel Air zurückgekommen, als ein junger Mann gekommen ist, Monsieur Fougera, der zur Zeit der Bürgermeister von Oradour ist, zu jener Zeit aber nichts war. Er kam, um uns zu sagen, daß man eine noch lebende Frau gefunden habe, verbrannt, verletzt, die aber aus der Kirche entkommen war. „Wenn jemand mich begleiten will, könnten wir nachschauen, ob wir noch Verletzte finden können."

Wir schlugen uns durch die Hecken, die Brombeersträucher, die Brennesseln, aber wir sahen leider nichts. Wir sind in die Kirche zurückgegangen, und wir sahen zwei Türen, das waren die Wasserk*[losetts]* des Pfarrhauses. Wir gehen zu diesen beiden Türen, wir haben festgestellt, daß der Riegel im Inneren mit Gewalt aufgebrochen war, es gab dort einen Blutfleck hinten auf der Mauer und hinter der Tür. Und die unglückliche Frau, die Madame Joyeux war, von der Familie Hyvernaud, war dort. An der anderen Tür war ihr Baby, das sie gezwungen war alleinzulassen.

Ich habe das Baby aufgehoben, ich dachte, es hätte meines sein können, das war immer ein Kindes Gottes. Ich stellte fest, daß dieses Kind aufgehört hatte zu leben, da man ihm den Kopf eingeschlagen hatte, das Gehirn kam an allen Seiten heraus. Dieses Kind war entsetzlich verstümmelt. Ich bin erneut weggegangen.

Man mußte Mut haben. Wir könnten noch Verletzte finden, obwohl wir wußten, daß die Henker uns suchten, sie wollten keine Überlebenden in Oradour, doch was galt das schon, wir hatten alles verloren. Ich ging zurück, um in die Bäckerei Bouchoule zu schauen und sah rechts ein Kind im Dämpfofen, das verkohlt war, nur die Knochen waren übriggeblieben. Das war das letzte Opfer, das uns den größten Schmerz bereitete.

DER VORSITZENDE. - Haben Sie uns weitere Angabe zu machen?

- Nein, Herr Vorsitzender.

DER VORSITZENDE. - Herr Regierungskommissar, meine Herren Richter, die Herren Verteidiger, haben Sie Fragen zu stellen'?

DER HERR REGIERUNGSKOMMMISSAR. - Ich möchte, daß man die Männer des ersten Zuges fragt, ob es tatsächlich 4 Schützenpanzerwagen gab und wie 4 Fahrzeuge soviele Männer befördern konnten.

DER VORSITZENDE. - Wir werden das präzisieren lassen, weil es zwei Punkte gibt, zu denen ich nach den Vernehmungen nachhaken will. Die Fotografien von gestern Abend, die ich weiterhin vorlege, und dann die Bewaffnung sind Punkte, auf die wir zurückkommen werden. Haben Sie uns etwas zu sagen?

- Herr Vorsitzender, erlauben Sie, daß ich dem Herrn Regierungskommissar antworte. Es gab in der Tat zwei Rei-

hen in jenen gepanzerten Fahrzeugen. Ich erkläre dies zum Schutz der Insassen. Ein Teil fixierte den oberen Bereich der Häuser, und der andere Teil fixierte. Ich versichere Ihnen, daß sie damals in demselben Gefühl mit demselben Gefühl gehandelt haben.
Es gab ein Raupenfahrzeug, vier Schützenpanzerwagen und noch andere.
Sobald sie ihren Inhalt entladen hatten, kamen sie Schritt für Schritt ins Dorf zurück und hatten weiter oben die Mittel zurückgelassen, um den Ort zu umstellen.
Herr Vorsitzender, erlauben Sie mir bitte, ich bin vielleicht der einzige Anwalt meiner Toten, ich würde gern....

DER VORSITZENDE. - Bis hierher sind die Debatten von absolutester Würde geprägt gewesen, wir sind hier, um die Formen des Verfahrens sehr strikt anzuwenden, und wie ich schon gestern sagte, sind wir nicht bei einer öffentlichen und kontroversen Versammlung, und ich lasse die Debatte nicht ausufern. Wir befinden uns in einem Gerichtsgebäude. Sie haben zu den Vorgängen ausgesagt, die Sie gesehen haben, das Gericht dankt Ihnen dafür.

M. MACHEVERT. - Ich habe am Grab meiner Toten den Eid geschworen, das zu sagen, was ihre Seelen von mir verlangen.

DER VORSITZENDE. - Ich sage Ihnen deutlich, daß, wenn jemand hier - ich spreche nicht von Ihnen - doch wenn jemand in diesem Saal eine Störung versucht, wohlan, so sage ich ihm ins Gesicht, daß diese Störung nicht stattfinden wird, und damit, mein Herr, bitten wir Sie, sich zurückzuziehen.

* * *

Anmerkung: In der gesicherten Annahme, daß es sich bei dem obigen Kopien um die von Machefer beim Prozeß 1953 abgegebene und protokollierte, authentische Aussage handelt, muß leider angemerkt werden, daß es einige Stellen gibt, die für den Verfasser nicht recht zu durchschauen und zu übersetzten waren.

Dazu gehört Machefers Bezeichnung für die den Ort durchfahrenden Fahrzeuge, die von ihm offenbar alle als gepanzert wahrgenommen wurden. Das ist faktisch damals nicht der Fall gewesen, wird auch am Ende seiner Aussage vom Regierungskommissar angesprochen.

Unklar bleibt für den Verfasser auch die Situation, die Machefer bei Auffindung von anscheinend zwei Leichen im Abort - oder in den Aborten - des Pfarrhauses beschreibt. Waren es tatsächlich zwei nebeneinander liegende Aborte, oder meinte er einen Abort direkt gegenüber des Pfarrhauses, und dann noch jenen, der offiziell als der bezeichnet wurde, in welchem man die Leiche des kleinen René entdeckt habe, also jener Abort, der im Pfarrgarten an die Mauer des Stalles Blandin angelehnt war, und in dessen unmittelbarer Nähe - so das offizielle Protokoll von Dr. Bapt - die Leichen der Henriette Joyeux und ihres Sohnes René in zwei getrennten Gruben aufgefunden und exhumiert wurden? Auf jeden Fall spricht Machefer von zwei Türen.

Man könnte in dieser Angelegenheit eine unklare Formulierung Machefers annehmen, der ja, gemeinsam mit Aimé Faugeras, 1944 berichtet hatte, man habe die Leiche des kleinen René im Abort gefunden, und beide in ihren Aussagen die Leiche von Henriette Joyeux nicht erwähnten. Es wäre kaum denkbar, daß und warum beide, falls sie auch die Leiche der Mutter vorfanden, dies nicht für mitteilenswürdig erachtet hätten.

Insofern könnte die Formulierung Machfers neun Jahre später in Bordeaux *„Und die unglückliche Frau, die Madame Joyeux war, von der Familie Hyvernaud, war dort“* - mit allen Vorbehalten - als *„Und die unglückliche Frau, die Madame Joyeux war, von der Familie Hyvernaud, hatte dort vorher gelegen”* verstanden werden. Es käme auf den Sinn der Formulierung *„était là” = „war dort”* - an. War sie 1944 dort von den beiden tatsächlich auch aufgefunden worden, oder war sie 1953 in Machefers Erinnerung an die Vorgänge und das, was er inzwischen darüber wußte, *„dort gewesen”*, aber nicht tatsächlich, wie ihr kleiner Sohn, ebenfalls aufgefunden worden, weil sie vom deutschen Kommando am Sonntagmorgen bereits verscharrt worden war?

Diese gesamte verwirrende Angelegenheit ist in möglicher Breite auf der Grundlage der vorliegenden Aussagen im *‚Sonderkapitel Michel Baury / II’* ausgeführt und eine mögliche Lösung diskutiert worden.

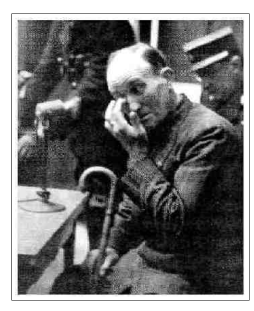
Fotografien der erwähnten Personen:



Marcel Nussy-Saint-Saëns, Vorsitzender des Prozesses in Bordeaux 1953.



Gratien Gardon, Ankläger beim Prozeß in Bordeaux 1953.



Martial Machefer, Zeuge beim Prozeß in Bordeaux 1953.

* * * * * * *